

LE CENTENAIRE DE LA GUERRE 14-18 EN ARIÈGE

JUILLET 2015 / LETTRE N°6



« Champagne 1915 ». (C. Jules Carbonne, de Saurat (coll. A. Fauré))

Blessés de guerre

Dès les premiers jours, on prend conscience que les victimes de la guerre ne sont pas que des morts : les blessés affluent par centaines, par milliers... et cette hécatombe se produit dans un contexte inédit. L'effet destructeur des armes modernes, les obus, les grenades, les fusils mitrailleurs, les gaz... provoque des traumatismes effroyables que les médecins n'ont jusque là jamais vus. Très vite, il faut organiser les secours sur le front mais aussi gérer le transport et le soin des blessés à l'arrière.

Préservons et valorisons la mémoire des « poilus » ariégeois

Dans le cadre de leur mission de valorisation de l'histoire collective de l'Ariège, les Archives départementales et le Conseil départemental de l'Ariège ont initié l'an passé une grande collecte de la mémoire écrite des « poilus » ariégeois. Parallèlement, des actions de valorisation sont engagées, parmi lesquelles cette « Lettre du Centenaire de la guerre 14-18 en Ariège ». Au cours de ces années de commémoration, elle est publiée à raison de quatre numéros par an.

La « Lettre du Centenaire » est également disponible en téléchargement libre sur le site du Conseil départemental de l'Ariège : www.ariège.fr

Sur le champ de bataille

Le premier secours de celui qui est touché est le camarade qui, au péril de sa propre vie, va l'aider, s'il le peut, à se mettre à l'abri. Le plus souvent, le blessé doit attendre de longues heures qu'une trêve ou la tombée de la nuit qui fait éviter les tireurs embusqués permette aux brancardiers d'arriver à lui, ce qui ajoute la souffrance psychique à l'urgence médicale. Les brancardiers donnent les premiers soins, pansement, attelle, garrot. Puis c'est le transport, difficile et douloureux, jusqu'au poste de secours, enterré ou, un peu mieux, installé dans une ferme, une usine, une église.

« Les Espagnols, 1915 » (en haut à droite)

« Poste de secours à Étainmont »
(au milieu)

« Champagne 1915.

On transporte des blessés » (en bas à gauche)

d. Jules Carbone (coll. A. Fauré)



Des artilleurs à côté qui portaient chercher des munitions me prirent en charge, me déposèrent à proximité du fort de Tavannes. Arrivé, prestement déshabillé, le médecin major esquissa de siffler en voyant ma blessure. Un instant après être pansé, l'aumônier vient me demander ma religion et j'entends dire que les plus grands blessés, on tâchera de les évacuer à la tombée du jour et remarquais que j'étais placé en face l'entrée. Le moment venu, je suis du nombre (...). Le départ a lieu et dans l'ambulance, nous étions deux grands blessés à crier de douleurs et roulait sur une route qui devait en avoir que le nom et l'infirmier interpelle le conducteur lui disant « il y en a deux ici, je ne sais pas si je vais les arriver ». Il répond : « tant pis, je ne puis ralentir ». On arrive à Verdun. Décision immédiate du chirurgien : « je ne peux pas te laisser partir avec ça ». Un éclat pénétrant par le côté gauche était logé dans le côté droit et l'ayant repéré à la 2ème fois qu'il enfonçait les pinces, me retira un éclat et me le portant sous mon nez me dit : un beau souvenir, tu le garderas, sans m'endormir (...). Plus tard, j'appris que c'était une blessure sérieuse, qu'on me voyait l'intestin par le dos et une apophyse épineuse fracturée.

Cadre de souvenir de
Louis Delpeux, téniste à Maréchal

Là, sur un lit de fortune, souvent à même le sol, le soldat est examiné par un médecin qui nettoie les plaies, enlève des corps étrangers superficiels, refait les pansements. Les blessés intransportables restent sur place et meurent souvent. Les autres sont amenés par les brancardiers vers un poste d'évacuation ; de là, on les conduit en voiture hippomobile ou automobile vers l'ambulance chirurgicale ou l'hôpital d'évacuation pour y être soignés.

C'est dans l'ambulance chirurgicale, établie dans un bâtiment réquisitionné ou sous des tentes en plein champ, que des interventions peuvent être opérées dans de bonnes conditions. Au fur et à mesure que la guerre se prolonge, le service médical fait d'énormes progrès, des unités mobiles avec groupe électrogène, matériel radiologique, appareils de stérilisation intervenant au plus près des combats et une évacuation rapide des blessés vont sauver bien des vies.



« Ambulance, Meuse, 1914 »,
d. Jules Carbone (coll. A. Fauré)

Les hôpitaux militaires

A 15 ou 20 km de la ligne de feu, les hôpitaux d'évacuation sont de véritables villes de baraquements pouvant abriter plus d'un millier de patients et une quinzaine d'équipes chirurgicales. Les blessés y sont opérés, les plus graves y restent jusqu'à leur convalescence, les moins touchés sont évacués par trains sanitaires vers les hôpitaux de l'intérieur.

Projetat militaire du lycée de Foix
(fonds Arsona)



La France compte environ 10 000 de ces hôpitaux de l'intérieur, hôpitaux déjà existants ou formations temporaires implantées dans des locaux réquisitionnés. En octobre 1915, on dénombre en Ariège des hôpitaux « complémentaires » dans le lycée de garçons et l'école supérieure de filles de Foix, dans le petit séminaire de Pamiers, dans l'hospice civil de Saint-Girons et l'ancien séminaire de Lédar, un hôpital « auxiliaire » dans l'ancien couvent des Carmes de Pamiers, des hôpitaux « bénévoles » dans les hospices, écoles et même maisons particulières de Castillon, Lavelanet, Lézat, Mirepoix, Prat-Bonrepau, Saint-Lizier, Tarascon, dans le couvent de Mazères, dans la salle de cinéma de Saverdun.

Ces hôpitaux fonctionnent dans le cadre du Service de Santé réorganisé en juillet 1915, avec des médecins qualifiés dont beaucoup de spécialistes (radiologie, chirurgie reconstructrice faciale, ophtalmologie, neuro-psychiatrie...) et des infirmières de la Croix-Rouge que viennent rejoindre en mars 1916, les infirmières temporaires des hôpitaux.



FOIX pendant la Guerre - Ecole Normale d'Instituteurs
de Montgaury. Actuellement Hôpital temporaire N° 2 (Entrée)

Salle d'opération dans le lycée de Foix (fonds Arsona - Saverdun) en haut
Dans l'école de Montgaury, à Foix (en bas)

Une population mobilisée

Le personnel médical existant est évidemment réquisitionné mais beaucoup de femmes s'engagent comme infirmières, des jeunes filles, sœurs ou fiancées, mais aussi des femmes issues de milieux aisés, plus disponibles que celles qui doivent travailler pour entretenir leur famille.



Appiche réalisée par Charles Alexandre
Malpaz, sculpteur, gravement gazé,
alors en convalescence à Au-lès-Theroues



Louis Delpoux se retrouve à l'hôpital militaire de Romans

Au réveil, une infirmière me surveillait et me mis à sourire et me demanda pourquoi et sourit davantage quand je lui dis, c'est de me voir dans un lit tout blanc. Il y avait 7 mois que le lit m'était inconnu (...).

Une des premières visites, ce fut une dame couverte d'un grand manteau de la Croix-Rouge qui commença à me dire : D'où êtes vous ? Du midi, je répondis. Oui, je le vois, mais d'où ? De l'Ariège, je répondis. Ah, et d'où de l'Ariège ? J'habite à Mazères mais je suis né à Lagarde, canton de Mirepoix, et alors, avec un grand sourire et en un pur patois de terroir : « sou la sor dé marquis de Chalabro » et m'ajouta : je vais voir le médecin chef et dès que vous serez convalescent, vous viendrez à mon hôpital.

*Cahier de souvenirs
de Louis Delpon, tailleur à Marénes*

Composition française
dans un cahier d'écolier de Taraxton
(famille Builles)

Barason, mais depuis quelques mois il n'est venu que
des convalescents. Pendant les beaux jours de solat
ils se promènent, en groupe, dans les rues de la ville.
Les uns boitent, les uns se traînent péniblement sur
deux béquilles, d'autres ont un bras en écharpe;
ceux-ci ont la tête bandée, ceux-là sont défigurés
pour la vie.

Lorsque je rencontre les Blancs dans la rue, une foule de pensées assaillent mon esprit. J'ai pour eux un grand respect. Je les salue en hochant ma casquette fort bas. Je leur témoigne des prévenances, on faisait, pour eux, quelques petites commissions, par exemple, j'ai vu leur acheter un paquet ~~assez~~ de tabac. Quand je passe dans la rue, je laisse la partie droite de celle-ci au trottoir, pour qu'ils Blancs ne se scandalisent pas les pieds.

Le respect que j'ai leur témoigné est accom-
pagné d'un sentiment de pitié. Il ont le teint du
visage brun, les pommettes des joues font saillies sous
les chairs tirées. Ils ont les yeux enfoncés dans les
orbites. Tout cela d'note ^{ordure} ~~chez eux~~ beaucoup de souff-
rances, ~~d'endurance de froid, de fatigue et de faim~~
Beaucoup déjà ^{marchent} ~~sont~~ aveuglés. Les Blancs portent les
traces de leurs blessures glorieuses. Rien ne me serre

Louise Peloux, de Casnarade, engagée dans la Croix-Rouge,
et son frère Roger (famille Dagain)

Localement, on côtoie les soldats hospitalisés en Ariège mais aussi ceux qui sont rentrés chez eux, définitivement invalides, et la solidarité s'exprime publiquement. Des comités d'aide aux blessés et à leurs familles apportent une contribution matérielle. Des soirées musicales ou théâtrales se montent à leur profit. Dans les écoles, on apprend aux enfants à respecter et à honorer ceux qui ont sacrifié leur corps à la Patrie.

On aura bien besoin de cette solidarité. Plus de trois millions d'hommes, plus d'un quart des mobilisés, vont revenir invalides, mutilés, aveugles, « gueules cassées » ou psychologiquement détruits...